

Jean-Marie Salamito

**MONSIEUR
ONFRAY
AU PAYS
DES MYTHES**

Réponses sur Jésus
et le christianisme

SALVATOR

MONSIEUR ONFRAY

AU PAYS DES MYTHES

Réponses sur Jésus et le christianisme

Dans son ouvrage *Décadence*, Michel Onfray s'en prend avec virulence au christianisme antique et à son héritage. Selon le philosophe, la personne de Jésus n'est qu'un mythe sans consistance historique et la religion chrétienne se trouve à l'origine des violences et de l'intolérance qui obscurcissent, jusqu'à nos jours, le devenir de l'Occident, à travers son lien étroit au pouvoir politique.

Il revient ici à Jean-Marie Salamito de répondre point par point à ces affirmations aussi définitives que contestables : non, le christianisme n'est pas un obscurantisme bon à jeter aux poubelles de l'histoire. L'existence et le message de Jésus sont bel et bien attestés. Saint Paul n'est pas l'inventeur d'une religion obscurantiste qui manie le glaive. Et l'on ne peut réduire la relation Église/politique au seul épisode de Constantin.

Et si le christianisme décrit par Michel Onfray n'était, au fond, qu'un mythe, une vision réinventée et caricaturée, sans plus de réalité que les personnages fantasques de Lewis Carroll ?

photo D.R.



Jean-Marie Salamito, normalien, agrégé de lettres classiques, est professeur d'histoire du christianisme antique à la Sorbonne (Paris-IV). Spécialiste de saint Augustin, il a publié Les virtuoses et la multitude (Éditions Jérôme Millon) et Les chevaliers de l'Apocalypse. Réponse à MM. Prieur et Mordillat (Lethielleux/DDB). Il a récemment codirigé avec Bernard Pouderon et Vincent Zarini, chez Gallimard, le volume de la Pléiade consacré aux Premiers écrits chrétiens.

ISBN : 978-2-7067-1541-9



SALVATOR

SALVATOR-DIFFUSION

15 € TTC

Atelier Didier Thimonier

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

se former à la médecine avec des manuels du début du siècle dernier ?

Sincèrement, je pourrais m'arrêter là. Sur Jésus, *Décadence* rime avec invraisemblance. Il n'existe à peu près aucune chance pour que Michel Onfray (ou quiconque) ait raison à lui seul, ou presque seul, contre toute la communauté scientifique internationale, contre un libre consensus intellectuel qu'aucune autorité au monde ne contrôle ni ne manipule. Je vais tout de même accorder à son livre le bénéfice du doute. Par conscience, j'analyse maintenant ses positions.

Priorité aux légendes

Selon *Décadence*, il n'y aurait de l'existence de Jésus « aucune preuve tangible » (p. 45). Je reviendrai un peu plus loin sur cette question. Ce que je constate pour l'instant, c'est que Michel Onfray n'a pas voulu trouver de preuve, puisqu'il s'est intéressé prioritairement à des textes dont il ne pouvait pourtant pas ignorer la très faible valeur documentaire. Son chapitre sur Jésus compte dix-neuf pages (p. 45-63). Dix d'entre elles (du bas de la page 48 aux trois quarts de la page 57) citent et paraphrasent des écrits anciens dont pas un seul chercheur digne de ce nom ne se servirait aujourd'hui pour enquêter sur le Jésus de l'histoire.

Il s'agit d'abord d'un texte chrétien de la fin du II^e siècle, en grec, que depuis la Renaissance on appelle *Protévangile de Jacques*, mais dont le titre original est *Nativité de Marie*. C'est un récit de la maternité d'Anne, de la naissance de Marie, de son enfance, de sa rencontre avec Joseph, de sa grossesse miraculeuse, de la naissance de Jésus et de la manière dont

Élisabeth sauva son fils Jean, le futur Baptiste, du massacre ordonné par le roi Hérode. L'auteur tente de se faire passer pour Jacques le Juste, celui que l'apôtre Paul appelle « le frère du Seigneur » (Ga 1, 19). Michel Onfray cite ensuite l'*Histoire de l'enfance de Jésus*, un très bref recueil d'anecdotes rédigé sans doute au III^e siècle, en grec. Il y voit le « florilège des bêtises et des sottises » d'un enfant terrible (p. 53), effectivement très éloigné du Jésus que documentent les textes canoniques.

Ces deux opuscules sont moins anciens que les vingt-sept écrits rassemblés dans le Nouveau Testament ; ils n'y ont pas été inclus. Ils entrent donc dans la catégorie des écrits apocryphes. Mais ils s'inspirent en partie – seulement en partie – des quatre Évangiles canoniques, ceux que reconnaît, depuis l'Antiquité, la tradition ecclésiale. Ils brodent librement sur ces textes sobres, ils multiplient les fictions. Ce sont des produits de l'imagination littéraire de certains chrétiens, au service du besoin de merveilleux ressenti par d'autres chrétiens. C'est pour cela qu'ils intéressent tant Michel Onfray.

Celui-ci voudrait que l'*Histoire de l'enfance* renforce son idée de Jésus comme « personnage conceptuel » (p. 57). Joli tour de passe-passe ! Au lieu d'étudier les sources les plus fiables et les plus précises sur Jésus, c'est-à-dire les quatre Évangiles canoniques, il cite longuement des textes en majeure partie légendaires. Il a beau jeu, ensuite, de prétendre que Jésus est un mythe. C'est lui-même qui met en avant les écrits les moins crédibles, les moins utilisables.

Michel Onfray fait donc exactement le contraire de ce que font les historiens. Au lieu d'évaluer les sources, de les comparer, de les trier, de retenir en priorité celles qui résistent le mieux à la critique, il privilégie les textes dans lesquels domine la pieuse fiction. De la sorte, il remplit, à propos de Jésus, des

pages où il ne parle que très ponctuellement et très superficiellement des Évangiles canoniques, tout en donnant, par la paraphrase de deux écrits apocryphes, l'impression qu'il exerce son esprit critique sur des documents anciens. En réalité, il nourrit lui-même son fantasme d'un Jésus légendaire, son mythe d'un Jésus mythique.

Un rideau d'images

Michel Onfray croit renforcer sa thèse mythiste en soulignant qu'il n'existe de Jésus, à son époque, ni un portrait peint ou sculpté, ni une description littéraire (p. 45). Mais nous n'avons pas non plus de buste de Ponce Pilate, et personne n'en conclut que ce haut-fonctionnaire romain soit seulement un mythe. Si d'ailleurs il y avait dans un musée une statue datée du I^{er} siècle et censée représenter Jésus, l'auteur de *Décadence* en nierait certainement la valeur historique de la même manière qu'il ironise sur les Évangiles.

Quant aux peintures et sculptures qui, du Moyen Âge à nos jours, figurent des épisodes de la vie du Christ, personne ne songerait à les considérer comme des documents sur le Jésus de l'histoire. Michel Onfray, lui, a l'idée curieuse de les prendre pour des preuves de l'inexistence du Galiléen. Il énumère patiemment soixante-trois thèmes iconographiques de l'art chrétien, comme s'il démontrait ainsi que les œuvres illustrant ces thèmes servent à faire exister ce qui n'existait pas avant eux (p. 194). Il en vient à poser cette stupéfiante question : « Qui douterait que Jésus ait existé après avoir été abreuvé d'images de lui, de sculptures de lui, d'objets précieux le représentant ? » (même page). Mais aucun croyant ne fonde l'historicité de Jésus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le mythe du mythe

Nous venons de le voir, *Décadence* procède d'une lecture hâtive des Évangiles et des autres sources antiques. Et ne parlons pas de la bibliographie actuelle. Son auteur ne récuse pas le Jésus connu des historiens, mais seulement le fantôme qu'il a lui-même imaginé. C'est son propre refus de comprendre qu'il a érigé en théorie de l'inexistence.

Alors, d'où vient que beaucoup de gens, ces temps-ci, adhèrent à ce que clame Michel Onfray ou bien s'en inquiètent ? L'explication la plus plausible réside dans la notoriété et le charisme de l'auteur. Michel Onfray écrit et parle avec une très grande assurance. Il est, selon l'expression que l'Hernani de Victor Hugo s'applique à lui-même, « une force qui va ». Son personnage, désormais, compte encore plus que ses idées.

Plus généralement, c'est aujourd'hui une posture avantageuse que celle de l'intellectuel qui prétend défier des institutions, anéantir des illusions et dénoncer des mythes. On se donne l'air de défendre la raison, on se glisse dans le rôle, bien connu en Europe depuis le siècle de Voltaire, du penseur qui se moque des croyances et des religions. C'est même l'une des très rares situations actuelles où l'on réussisse à passer pour un héros sans pour autant – du moins dans les pays de vieille culture chrétienne – risquer sa peau.

De surcroît, en une époque où les tendances complotistes se portent de mieux en mieux, il n'est pas trop difficile de suggérer que l'existence de Jésus ne serait, après tout, que le résultat d'un très vaste et très ancien complot. Cherchez à qui le mythe profite, n'est-ce pas ? Une telle tendance à la suspicion systématique relève des dégâts collatéraux du *Da Vinci Code* de Dan Brown.

Or, il faut le dire une dernière fois, c'est la théorie de la non-existence de Jésus qui est un mythe. C'est même, par contraste avec la richesse des recherches philologiques, historiques et archéologiques sur le judaïsme antique, le Nouveau Testament et les origines chrétiennes, une sorte de régression intellectuelle. C'est plutôt triste, mais n'importe qui est libre de se livrer à une « automystification » (un terme que j'emprunte à la grande Hannah Arendt). Il y a des gens qui ne voudront jamais croire les historiens, et qui diront, d'une façon ou d'une autre : « Ah, cachez ce Jésus que je ne saurais voir ! » Le déni de réalité reste toujours psychologiquement possible, même s'il est intellectuellement désastreux.

CHAPITRE II

PETIT CORPS MALADE : PAUL

Sextuple haine

Michel Onfray consacre à Paul un vigoureux chapitre (*Décadence*, p. 65-82), mais c'est dans un autre chapitre qu'il récapitule son réquisitoire. Il accuse l'apôtre d'enseigner une sextuple haine : 1) haine de son propre corps ; 2) haine de la culture ; 3) haine de l'intelligence ; 4) haine de la pensée, allant de pair avec l'universalisation de sa vision morbide de lui-même et du monde ; 5) haine de la vie ; 6) haine des femmes, liée à son « écharde dans la chair » (p. 153-154).

J'étudierai l'« écharde dans la chair » un peu plus loin. Sur l'universalisation de ses tendances personnelles et sur la culture, l'intelligence et la pensée, je dirai ensuite quelques mots. Enfin, sur l'attitude face au corps, à la vie et aux femmes, je répondrai au chapitre V.

Je dois d'abord examiner quelles sources Michel Onfray a utilisées pour monter un tel dossier à charge.

Ne nous trompons pas de sources

L'auteur de *Décadence* commence par dévaluer les sources qu'il va utiliser, au lieu de peser avec discernement leurs qualités et leurs défauts, comme tout historien le ferait. Paul, prétend-il, n'a écrit que des apologies de lui-même (p. 65). Or la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

propres compatriotes qu'eux-mêmes de la part des juifs, ¹⁵ de ceux qui ont tué le Seigneur Jésus et les prophètes, qui nous ont persécutés, qui ne plaisent pas à Dieu et qui sont opposés à tous les hommes ¹⁶ quand ils nous empêchent de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées, cela pour aller toujours au bout de leurs péchés. Mais va tomber sur eux la colère [de Dieu], à la fin. »

Juste après avoir cité le seul verset 15, Michel Onfray introduit la notion de « peuple déicide », qui me choque autant qu'elle le choque, mais qui est ici parfaitement anachronique, puisqu'elle n'existe ni dans le vocabulaire de Paul ni dans celui des autres écrits du Nouveau Testament.

Ce verset, *Décadence* lui attribue un sens général qu'il n'a pas : les juifs n'y sont pas mentionnés en tant que peuple. La phrase complète fait allusion à des événements précis, dont Paul et les chrétiens de Thessalonique se souviennent. Selon les Actes des Apôtres (17, 1-4), Paul s'est rendu dans la synagogue de cette ville. Il y a convaincu des juifs et beaucoup de Grecs déjà séduits par le monothéisme biblique. Par la suite, des juifs, sans doute des dirigeants de la synagogue, ont traîné Paul et quelques convertis devant les autorités de la cité, et les ont accusés de manquer de respect à l'empereur en proclamant la royauté de Jésus (Ac 17, 5-7).

En 1 Th 2, 14-16, Paul ne parle donc pas des juifs en général, mais il évoque, implicitement ou explicitement, quatre groupes différents : 1) des juifs de Thessalonique devenus chrétiens ; 2) des juifs de Thessalonique qui ont persécuté les chrétiens de leur cité ; 3) des juifs de Judée devenus chrétiens et formant des Églises ; 4) des juifs de Judée (ceux de l'expression « de la part des juifs ») qui ont persécuté les chrétiens de Judée, ont tué Jésus et empêchent Paul de s'adresser aux païens.

Le premier groupe fait partie de ceux à qui Paul écrit, puisque, selon les Actes, les chrétiens de Thessalonique sont à la fois d'origine juive et d'origine païenne. Qu'ils soient de l'une ou l'autre origine, tous ont été persécutés par leurs « compatriotes » (*sumphuleteis*), littéralement les « gens de la même tribu », c'est-à-dire par des habitants de la même ville qu'eux et, dans le cas des chrétiens d'origine juive, par des gens de même origine. À Thessalonique, des juifs devenus chrétiens ont été persécutés par des juifs restés juifs.

Le même schéma existait déjà en Judée : des juifs restés juifs (le quatrième groupe) ont persécuté des juifs devenus chrétiens (le troisième groupe). C'est justement cela qui fait des chrétiens de Thessalonique des « imitateurs » de ceux de Judée : comme les chrétiens d'origine juive, en Judée, sont en butte à des « gens de la même tribu » (*sumphuleteis*), c'est-à-dire des juifs restés juifs, de la même façon les chrétiens de Thessalonique sont persécutés par des gens de la même cité, entre autres par des juifs comme certains d'entre eux l'étaient auparavant.

Paul ne dit pas que ce sont les juifs en général qui ont tué Jésus, qui l'ont persécuté lui-même et qui, pour ces raisons (« quand ils nous empêchent... »), ne plaisent pas à Dieu ; son expression « de la part des juifs » vise les autorités religieuses de Jérusalem. Il n'y a donc rien d'antisémite en 1 Th 2, 14-16. On ne voit d'ailleurs pas comment Paul, juif lui-même, s'adressant à des chrétiens thessaloniens en partie d'origine juive et parlant de chrétiens judéens très majoritairement d'origine juive, pourrait tenir des propos antijuifs ou antisémites.

De surcroît, 2 Th 2, 15 est le seul passage de toute son œuvre où l'apôtre attribue à des juifs, à savoir les autorités religieuses de Jérusalem, la mort de Jésus. Et il suffit de lire le chapitre 11 de l'Épître aux Romains pour voir avec quel respect Paul, qui ne

renie jamais sa propre judéité, parle des juifs en général. Michel Onfray aurait dû s'intéresser à ce texte capital. Il y aurait lu cette forte déclaration : « Dieu aurait-il rejeté son peuple ? Que non ! Et, en effet, je suis moi-même israélite, de la lignée d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Dieu n'a pas rejeté son peuple, qu'il avait choisi à l'avance » (versets 1-2). Et cette autre : « Ils [les juifs] sont aimés [de Dieu], à cause de leurs pères. Car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables » (v. 28-29).

Paul n'a nullement créé « les éléments de langage de l'antisémitisme occidental » (p. 89) ; au contraire, il a exhorté les chrétiens à respecter l'arbre juif sur lequel ils ont été greffés (Rm 11, 17-24). Il a offert à tout le christianisme, comme par anticipation, un antidote à l'antijudaïsme et à l'antisémitisme. Tous les dérapages sont venus de gens qui ne l'avaient pas lu ou pas compris.

Les Pères et leurs controverses

Selon Michel Onfray, les autres grands responsables de l'antisémitisme occidental seraient les Pères de l'Église. Il en dresse une sorte de catalogue (p. 91-95), où les plus obscurs voisinent avec les plus connus.

Ainsi, il nomme Miltiade le Sophiste (p. 91), un auteur du II^e siècle, qu'il n'a pas pu lire, puisque ses œuvres n'ont pas été conservées. D'après l'historien Eusèbe de Césarée (né au début des années 260, mort en 339 ou 340), cet apologiste aurait composé un ouvrage en deux livres intitulé, en grec, *Pros Ioudaiou*. Rien ne dit que cet écrit ait été antisémite ni même antijuif : ce titre peut se traduire *Aux juifs* ou *Contre les juifs*. Nous ne savons rien de l'agressivité ou de la sérénité de cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Memorandum (p. 101).

Mieux, il nous résume les idées d'un certain Ariens (p. 164), dans lequel il faut apparemment reconnaître Arius. Selon Ariens (comprendre Arius), Dieu le Père est divin, tandis que le Fils serait humain. La vérité historique est qu'Arius, prêtre et théologien alexandrin du début du IV^e siècle, qui s'interrogeait légitimement sur la différence entre le Père et le Fils (ou le *Logos*, le Verbe), en vint à penser que celui-ci, étant engendré, avait donc un commencement et n'était pas avec le Père de toute éternité. Arius ne faisait pas du Verbe un humain, mais une divinité inférieure au Père. De telles affirmations allaient contre le début de l'Évangile selon Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » (Jn 1, 1).

Dans les années 310, l'évêque Alexandre d'Alexandrie s'émut des théories que répandait Arius et lui demanda de les rectifier. Comme le prêtre s'y refusait, il réunit, au début des années 320, le clergé d'Alexandrie et des évêques d'Égypte et de Libye. Cette assemblée excommunia Arius et deux évêques qui le soutenaient. Mais Arius ne l'entendit pas de cette oreille : il alla demander leur appui à d'autres évêques. La controverse s'étendit ainsi à l'Orient chrétien.

Or, en 324, Constantin, premier empereur romain à se déclarer chrétien, s'empara de la moitié orientale de l'Empire, lui qui régnait déjà sur la moitié occidentale. Il découvrit avec inquiétude les dissensions entre chrétiens d'Orient. N'ayant pas réussi à convaincre Alexandre et Arius de se mettre d'accord sur ce sujet qui, à ses yeux de monarque, n'avait pas grand intérêt, il eut l'idée, ou l'un de ses conseillers l'eut pour lui, de réunir à Nicée, dans l'actuelle Turquie, les évêques de tout l'Empire. Contrairement à ce que dit *Décadence*, ce concile, le premier de

cette ampleur, ne visait pas à « trancher contre Ariens et en faveur des Nicéens » (toujours p. 164). Personne ne pouvait en prévoir l'issue, et il n'existait pas encore de « nicéens », de partisans de Nicée, puisque ce concile n'avait pas encore eu lieu.

En mai, juin et juillet 325, à Nicée, les évêques, qui étaient sans doute près de trois cents, débattirent longuement, puis ils donnèrent très majoritairement raison à Alexandre et tort à Arius. Ils proclamèrent le Fils « consubstantiel » (en grec, *homoousios*) au Père, c'est-à-dire de la même substance ou essence (*ousia*) divine que le Père. Un Fils tout aussi Dieu, tout aussi éternel que le Père. Un Fils « engendré, non pas créé ». Ce n'étaient pas les idées de Constantin, mais celles des évêques. L'empereur avait organisé le concile, mais il n'en avait pas dicté le contenu théologique. Ce qui l'intéressait, ce n'étaient pas des idées, mais la réconciliation des chrétiens entre eux.

Il ne s'agissait absolument pas de « pinaillages théologiques » (ah, cette page 164 !). Ce qui était en jeu, c'était la Trinité – le Père, le Fils et l'Esprit saint –, à savoir l'idée spécifiquement chrétienne de Dieu. Rien de moins. Et, contrairement à ce que prétend encore Michel Onfray, le Père n'est pas le Fils. La consubstantialité n'est pas l'identité tout court, mais l'identité de substance ou, si l'on veut, l'égalité majesté divine des Trois.

Vanité des conciles ?

Décadence dévalorise au moins autant les conciles que les Pères de l'Église. Non point en présentant des arguments, mais en tâchant de les ridiculiser. L'assemblée de Jérusalem qui, vers l'an 50, réunit les Douze, les « anciens » (c'est-à-dire un conseil de la communauté) et les croyants eux-mêmes, et qui décide de

ne pas imposer la circoncision aux païens devenant chrétiens (Ac 15, 5-35), y est vue, à tort, comme le premier des conciles (p. 73) et elle fait l'objet de cette spirituelle remarque : « Des milliards de prépuces chrétiens furent épargnés » (p. 74).

Surtout, Michel Onfray recourt, à propos de la théologie, celle des Pères et des conciles, à une astuce rhétorique que je nommerais volontiers *l'énumération ridiculisante* ou *l'énumération dépréciative*. Ainsi, en pages 83-84, il accumule, dans un désordre volontaire, des questions doctrinales et disciplinaires extrêmement variées et de très inégale portée. Comme rien n'est daté ni expliqué, cet entassement paraît grotesque. Le même artifice se retrouve en pages 84-85 : cette fois, c'est un catalogue d'écoles et de courants théologiques, rempli de noms rares et savants, parfois erronés, en tout cas jamais définis. L'immense majorité des lectrices et des lecteurs ne peut rien en retirer (et sans doute Michel Onfray lui-même n'a-t-il pas voulu comprendre), mais il ne s'agit pas de les éclairer ni de les informer, seulement de les inciter à ricaner.

Ce lâche procédé de l'énumération ridiculisante permet à l'auteur de ne pas réfléchir, de ne pas chercher à comprendre, tout en poussant son public à en faire autant. Cette technique remplace la raison par le rictus, la réflexion par le ricanement. C'est une véritable trahison de l'intelligence, un manquement à la mission de l'intellectuel. Car toute science, tout savoir pourront toujours sembler ridicules, si l'on se limite à jeter à la figure des gens, sans discernement ni didactisme, les mots épars de leur lexique spécialisé. Qu'il s'agisse de vocabulaire mathématique, de termes médicaux ou de concepts théologiques, le résultat sera inévitablement le même. Or, je le dis en pesant mes mots, une telle rhétorique relève de l'obscurantisme et de la démagogie : elle encourage non seulement l'ignorance, mais encore le refus de la connaissance, l'étroitesse d'esprit et la peur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les fameuses tentations du fondateur du monachisme chrétien, Antoine, ne seraient que l'expression d'un « corps volontairement épuisé » (p. 105). Mais c'est exactement le contraire. Dans le cas des moines chrétiens comme dans celui des philosophes grecs et plus généralement de toutes les entreprises ascétiques existant dans les diverses cultures et les différentes religions du monde, l'ascète, en travaillant méthodiquement à discipliner son corps, parvient, entre autres, à une plus grande résistance physique. Antoine vécut plus de cent ans (d'environ 251 à environ 356). Il suffit de parcourir sa *Vie* écrite par Athanase d'Alexandrie, l'un des best-sellers du IV^e siècle, pour découvrir la vitalité du « père des moines ».

Non, l'ambition des Pères du désert n'était pas de « tendre vers le cadavre » (p. 104). Non, ils ne portaient pas en eux de « haine du corps » (p. 107). Michel Onfray ne cesse de confondre la maîtrise du corps et la haine du corps. Les récits sur ces personnages hors du commun, il les a lus beaucoup trop vite. Par exemple, il croit que « sainte Marie d'Égypte se prostitue au premier venu » (p. 108). Non, la prostitution n'a jamais été une forme d'ascèse chrétienne. D'après nos sources, cette femme exceptionnelle du VI^e siècle vécut au désert dix-sept ou dix-huit ans pour se racheter, pas pour continuer à rencontrer des hommes.

Surtout, Michel Onfray n'a pas compris le lien que ces chercheuses et chercheurs de perfection entretiennent avec le personnage de Jésus. Il s'imagine que leur idéal consiste à devenir « un ectoplasme » pour ressembler au « concept exsangue nommé Jésus » (p. 105). Mais c'est lui qui croit que Jésus est un mythe, pas les Pères du désert ! Pour ceux-ci, au contraire, le Christ est tellement vrai qu'ils abandonnent tout pour lui. Ils ne se dirigent pas vers un vide mais vers une

plénitude, pas vers une idée mais vers un personnage qu'ils considèrent comme toujours vivant. Nul n'est obligé de penser comme eux, mais nul n'a raison de leur prêter des idées diamétralement opposées à celles qui furent les leurs. C'est antihistorique.

Augustin, le plaisir et le bonheur

Au-delà du monachisme, c'est à toute la tradition chrétienne antique, et même au christianisme en général, que *Décadence* reproche de culpabiliser tout désir et tout plaisir (p. 103) et de refuser « le plaisir d'être au monde » (p. 112). Voilà qui ne tient pas, il suffit de lire Augustin pour s'en rendre compte.

Pour Augustin, l'amour, le plaisir et la recherche du bonheur sont au cœur de la vie humaine. Qu'est-ce qui dirige une âme ? L'amour. Il entraîne l'âme comme la pesanteur entraîne les corps. Et « l'on n'aime que ce qui délecte ». La délectation (*delectatio*), qui est un plaisir profond, proche de la joie, joue donc dans l'existence un rôle central. Les êtres humains désirent ce qu'ils aiment, c'est-à-dire ce qui les délecte. Il ne s'agit pas de les priver de cet élan. Augustin n'invite surtout pas les chrétiens à l'apathie : « Vous dit-on de ne plus aimer ? Non ! Vous seriez paresseux, morts, détestables, misérables, si vous n'aimiez rien. Aimez, mais prenez garde à ce que vous aimez. »

Il s'agit d'éduquer l'amour, de lui associer une volonté droite : « Il faut enseigner à l'être humain une mesure de l'amour, c'est-à-dire comment il doit s'aimer lui-même pour que cela lui soit profitable. » S'aimer soi-même véritablement, c'est, selon Augustin, comprendre comment parvenir à son plus grand bonheur. Or le plus grand bonheur consiste à jouir du Bien

suprême, c'est-à-dire à rencontrer Dieu. Le christianisme est pour lui un chemin de félicité, une réponse à l'universel désir de bonheur des êtres humains. Dans sa perspective, la pratique de la morale chrétienne ne ressemble pas un *pensum*, mais celui qui aime Dieu trouve dans la Loi de Dieu sa propre délectation.

Cette conception de la vie chrétienne comme voie vers un bonheur à la fois présent et futur, Augustin la doit à une lecture attentive des Évangiles. Jésus déclare à ses disciples que celui qui aura laissé à cause de lui maison, famille et biens recevra cela « au centuple maintenant, en ce temps-ci » et aussi « dans le monde qui vient la vie éternelle » (Mc 10, 29-30 ; à comparer avec Lc 18, 29-30). Ni le prédicateur galiléen ni l'évêque africain n'appellent à se rendre malheureux en ce monde. Ce qu'ils proposent, c'est le bonheur pour tout de suite et au-delà de cette vie, c'est-à-dire l'intimité avec Dieu dès maintenant et dans l'éternité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laïque » avant la lettre.

Les versets 3 et 4 expliquent concrètement cette reconnaissance chrétienne du pouvoir civil : « En effet, les magistrats ne sont pas à craindre quand on fait le bien, mais quand on fait le mal. Veux-tu ne pas avoir à craindre le pouvoir ? Fais le bien et tu recevras ses éloges, car il est serviteur de Dieu pour t'inciter au bien. Mais si tu fais le mal, alors crains. Car ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive : en punissant, il est serviteur de Dieu pour manifester sa colère envers le malfaiteur. » Paul montre à quoi servent les autorités temporelles : à endiguer la délinquance, la violence des individus les uns contre les autres. Le chrétien n'est pas au-dessus des lois, sa différence religieuse ne le dispense pas de respecter l'ordre public, la paix civile profitable à tous.

Mais, s'il évoque la peur qu'inspire le système répressif romain, Paul ne veut pas que les chrétiens obéissent par crainte ; il en appelle à leur conscience, à leur civisme, à leur libre choix du bien moral : « C'est pourquoi il est nécessaire de se soumettre, non seulement par crainte de la colère, mais encore par conscience » (v. 5).

L'apôtre mentionne même ce qui pourrait sembler prosaïque : « C'est encore la raison pour laquelle vous payez des impôts : ceux qui les perçoivent sont chargés par Dieu de s'appliquer à cet office » (v. 6). Un chrétien doit se soumettre à ses obligations fiscales, même envers un gouvernement païen.

Enfin, Paul invite à distinguer les différents domaines du loyalisme : « Rendez à chacun ce qui lui est dû : l'impôt, la taxe, la crainte, le respect, à chacun ce que vous lui devez » (v. 7). Cela fait penser au « Rendez à César » de Jésus ; le même verbe grec y est employé.

Au total, ce texte exhorte simplement les chrétiens à se comporter en bons citoyens, loyaux envers l'empereur et

respectueux des lois. Rien à voir avec une prise de pouvoir au nom de la religion, bien au contraire. Rien qui contredise l'enseignement ni l'exemple de Jésus.

Secte ou religion ?

Dans son acharnement à dénoncer le christianisme comme pouvoir et même « puissance armée » (p. 37), Michel Onfray vise avec Paul un second coupable : l'empereur Constantin, selon lui le grand « convertisseur » (p. 66). Mais la christianisation, dans l'Empire romain et au-delà, a progressé pendant près de trois siècles malgré les persécutions. Si, à partir de l'an 313, grâce à Constantin, les chrétiens pratiquent librement leur religion, ils n'ont pas attendu cette date pour témoigner de leur foi.

Il n'empêche, *Décadence* attribue à Constantin un rôle hypertrophié, avant de le diaboliser pour déprécier par ricochet toute la tradition chrétienne. Sans cet empereur, le christianisme n'aurait été qu'une secte, une poussière de sectes : Michel Onfray accumule les appellations, en partie fantaisistes (p. 115-116), va jusqu'à nier l'existence d'un « nom qui fédère » (p. 117). Et celui d'un certain Jésus Christ ? Comme le christianisme ne serait devenu une religion qu'avec Constantin (p. 123 et 129), l'art chrétien ne serait né qu'avec lui (p. 127 et 191-193).

En réalité, les historiens de l'art savent qu'il existe une iconographie chrétienne dès les années 200. Et le philosophe païen Celse, auteur vers 180 d'un *Contre les chrétiens*, désignait déjà comme « grande Église » le courant majoritaire du christianisme, sans négliger d'autres tendances, mais en

englobant l'ensemble dans sa polémique. Il voyait bien ce que tous les chrétiens avaient en commun. Son antichristianisme ne l'aveuglait pas.

La pauvre Hélène

Afin de mieux noircir le portrait de Constantin, Michel Onfray s'en prend élégamment à sa mère.

Née vers 250, Hélène fut entre 270 environ et 289 au plus tard la compagne (ou l'épouse ?) de Constance, un officier qui avait à peu près le même âge qu'elle. C'est en 272, 273 ou 277 que naquit leur fils Constantin. Le 1^{er} mars 293, Constance fut intégré par Dioclétien à la tétrarchie, un groupe de quatre empereurs (et non pas huit, comme l'imagine *Décadence*, p. 118) se partageant le pouvoir : deux Augustes et deux Césars. Il avait alors le titre de César, c'est-à-dire d'empereur de second rang. Le 1^{er} mai 305, il reçut le titre plus prestigieux d'Auguste, mais il mourut le 25 juillet 306.

Tout porte à penser qu'Hélène, abandonnée par Constance au plus tard en 289, présente à partir de 306 à la cour de son fils puis honorée par lui en 329 du titre d'Augusta, avait des origines très humbles. Notre philosophe en fait arbitrairement une « fille d'auberge », une « serveuse » vendant ses « services sexuels » (p. 123-124). Il s'offre ainsi le plaisir de montrer du doigt Constantin, le premier empereur chrétien, comme un fils de p...

Ambroise, évêque de Milan de 374 à sa mort en 397, ne dit pas du tout cela (Michel Onfray le cite, mais ne semble pas l'avoir lu). Il qualifie par trois fois Hélène de « bonne aubergiste » (en latin, *bona stabularia*), faisant une claire allusion à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour aborder la patristique (chapitre IV), un manuel commode : Hubertus DROBNER, *Les Pères de l'Église*, édition française d'un original allemand, Desclée, 1999. Pour une approche moins austère, deux livres remarquables de Sébastien MORLET : *Christianisme et philosophie*, Librairie générale française, 2014 ; *Les chrétiens et la culture*, Les Belles Lettres, 2016.

Une histoire des conciles et les décrets de ceux-ci dans *Les conciles œcuméniques*, édition française d'un original italien, Cerf, 1994, 3 volumes.

Sur Origène, deux ouvrages « classiques » : Henri DE LUBAC, *Histoire et esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*, Aubier, 1950 (réédité en 2002 dans les *Œuvres complètes* du cardinal de Lubac, Cerf) ; Henri CROUZEL, *Origène*, Lethielleux/Culture et vérité, 1985.

Sur Jean Chrysostome, voir Laurence BROTTIER, *L'appel des « demi-chrétiens » à la vie angélique*, Cerf, 2005.

Sur Augustin, le petit livre d'un grand spécialiste : Goulven MADEC, *Portrait de saint Augustin*, Desclée de Brouwer, 2008. Et deux excellentes biographies : Peter BROWN, *La vie de saint Augustin*, traduit de l'anglais, Seuil, 2001 ; Serge LANCEL, *Saint Augustin*, Fayard, 1999.

Sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal (chapitre V), voir SAINT AUGUSTIN, *La Genèse au sens littéral*, livre VIII, chapitres XIII-XVI, dans le tome 49 de la collection « Bibliothèque Augustinienne », p. 50-65, avec de très utiles notes complémentaires p. 507-510.

L'épisode où François d'Assise prend l'exemple d'un cadavre se trouve dans la *Vita secunda* de THOMAS DE CELANO, chapitre 112, § 152 (voir *Saint François d'Assise. Documents*, Éditions franciscaines, 1968, p. 452).

Sur les martyrs chrétiens (chapitre VI), voir Pierre MARAVAL, *Les persécutions des chrétiens durant les quatre premiers siècles*, Desclée, 1992.

L'ouvrage d'EUSÈBE, *Les Martyrs de Palestine*, se trouve dans le numéro 55 de la collection « Sources chrétiennes ».

La *Vie de Constantin* du même auteur a été publiée en 2013 sous le numéro 559 de la même collection.

SOCRATE DE CONSTANTINOPE parle d'Hypatie dans son *Histoire ecclésiastique*, livre VII, chapitre XV (« Sources chrétiennes » n° 506, p. 58-61).

La formule « Augustin haïssait la violence » vient de Serge LANCEL, *Saint Augustin*, Fayard, 1999, p. 374.

Sur Jésus face à Pilate (chapitre VII), voir le passionnant *Ponce Pilate* d'Aldo SCHIAVONE, traduit de l'italien, Fayard, 2016.

La meilleure biographie du premier empereur chrétien est Pierre MARAVAL, *Constantin le Grand*, Tallandier, 2011. Lire aussi le livre extrêmement suggestif de Paul VEYNE, *Quand notre monde est devenu chrétien*, Albin Michel, 2007 (un auteur et un ouvrage que *Décadence*, p. 602, traite de manière à la fois injuste et discourtoise).

Le *Louanges de Constantin* par EUSÈBE ont été traduites par Pierre MARAVAL (Cerf, 2001).

La lettre de Constantin « aux habitants des provinces orientales » est citée dans EUSÈBE, *Vie de Constantin*, livre II, chapitres 48-60 (« Sources chrétiennes » n° 559, p. 318-331).

Sur le « Césaropapisme », lire Gilbert DAGRON, *Empereur et prêtre*, Gallimard, 1996.

Une part importante de la réflexion d'Augustin sur le pouvoir se trouve au livre XIX de *La Cité de Dieu* (dans le tome 37 de la collection « Bibliothèque Augustinienne »).

*Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*